Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 16

Artikel: Un diner à l'Hôtel Continental
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188702

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tout à coup son pied manque! Elle entrevoit l'abîme,
Heurte son front si pur contre un caillou tranchant,
Pousse un cri de douleur, défaille, se ranime,
Et tombe encor en trébuchant!
Mais au bord du couloir un mélèze se dresse,
Et l'enfant s'y cramponne, et de ses bras crispés,
Se retient à la vie, à ce tronc qu'elle presse,
Au flanc des rochers escarpés!
Et son regard alors, sondant le précipice,
Voit son butin du jour, son doux trésor de fleurs,
S'éparpillant au loin, qui bondit et qui glisse
Et se perd dans les profondeurs!
On s'approche! Et l'enfant n'aurait qu'un mot à dire,
Hélas!... Sa voix éteinte a trahi son effort ....
Et quelques pas plus haut, on passe avec un rire,
La laissant seule..... avec la mort!
Elle s'évanouit, plus froide que la pierre
Qui vient de la meurtrir; sa lèvre en se glaçant,
Cependant balbutie une vague prière
Qui monte vers le Tout Puissant.....

* * *

La nuit descend, l'étoile brille,
Les parents pleurent,— mais là-haut,
Dieu veille sur la pauvre fille,
Et la mousse des bois l'habille
Ainsi que d'un duvet bien chaud.
Dieu dit à la nuit: Sois clémente!
Au vent: Fais ton souffle plus doux!
Au rocher: Berce l'innocente!
A l'enfant: Reste confiante!
A ceux qui pleurent: A genoux!

* * *

Quels sont ces cris lointains, ces torches vagabondes
Parcourant en tous sens et les gorges profondes
Et les monts sourcilleux étonnés de ce bruit?...
Les braves montagnards viennent à la rescousse,
Leur troupe va, revient, monte, descend, rebrousse;
De violentes lueurs incendient la nuit.
Hourrah! Trois fois hourrah! Nous l'avons retrouvée!
Ce formidable cri vibre dans la vallée.....
Quand les guides, formant un cortège joyeux,
Descendent des hauteurs, déjà l'aube est aux cieux.
Mais elle, quittant la civière,
Malgré ses robustes sauveurs,
S'avance, pâlotte, mais fière,
Et, dans les deux bras de son père,
Souriante, à travers ses pleurs:
« Papa, je suis très bien, dit-elle,
Ce sang, c'est une bagatelle,
Seulement... j'ai perdu mes fleurs! »

Un dîner à l'Hôtel Continental.

Un aventurier américain, habitant Paris, qu'on croyait très riche, fit publier, il y a quelques années, dans les journaux de la grande ville, l'annonce suivante:

« QUI VEUT GAGNER DEUX MILLE DOLLARS?...

» La dite somme sera payée en or, par M. Mathew » Peppermint, aux cinq premiers citoyens améri- » cains qui se présenteront pour dîner avec lui, » samedi prochain, à l'*Hôtel Continental*. Avant de » toucher, chacun des convives devra manger, en » présence de M. Peppermint: le premier, un rat » vivant; le second, une salade de cloportes; le » troisième, un serpent cru; le quatrième, un plat » de yeux de lapins au vinaigre; le cinquième, une » bouillie de papier. »

L'avis se terminait en prévenant les intéressés que le premier qui se présenterait choisirait son plat.

En même temps, l'annonce rendait rêveurs les nombreux décavés de la grande ville, joueurs malheureux, mineurs ruinés, négociants en déconfiture, etc., etc. Si bien que, le lendemain, M. Peppermint reçut à l'hôtel une foule de visiteurs, qui tous demandaient à gagner les deux mille dollars.

Mais, fidèle à sa parole, il choisit les cinq premiers, cinq pauvres diables tout râpés qui lui promirent d'avoir l'énergie nécessaire pour accomplir jusqu'au bout sa singulière fantaisie. Il leur annonça, d'ailleurs, qu'en dehors des plats convenus, il leur donnerait un dîner magnifique, arrosé des vins les plus généreux.

Et il le fit.

Le samedi suivant, à sept heures du soir, les cinq convives étaient exacts au rendez-vous, pâles de dégoût d'avance, mais résolus comme des gens qui marchent au feu.

Ce fut par un excellent potage à la tortue, accompagné d'un vieux sherry, que le repas commença.

Il continua par un homard au kari et par toutes sortes de plats plus américains les uns que les autres. Quant aux vins, ils étaient français, et le moindre coûtait vingt-cinq francs la bouteille.

Tout cela ne ragaillardissait qu'insuffisamment les invités de M. Peppermint, et ils durent penser de toutes leurs forces aux deux mille dollars promis, lorsqu'ils virent entrer cinq maîtres d'hôtel portant gravement le rat vivant, la salade de cloportes, les tronçons de serpent cru, le plat d'yeux de lapins au vinaigre et la bouillie de papier.

M. Peppermint se leva, porta un toast au président des Etats-Unis, but à l'avenir de la libre Amérique et fit savoir qu'un orchestre engagé par lui allait exécuter l'air national pour donner du cœur aux cinq gentlemen qui avaient bien voulu accepter son invitation. Il termina en expliquant ce qui lui avait donné l'idée de cet étrange dîner.

— Quand j'étais pauvre, dit-il, je me répétais souvent que je mangerais n'importe quoi pour deux mille dollars, mais personne ne m'a jamais offert cette occasion de faire fortune. Devenu riche, j'ai considéré comme un devoir de la proposer à mes jeunes concitoyens.

Allez-y, messieurs, mes dollars sont prêts.

Alors, pendant que les musiciens commençaient le *Yankee Doodle*, on vit un spectacle véritablement désolant. L'homme au rat était en difficultés sérieuses avec son rongeur, qui lui avait cruellement mordu le bout du nez, si bien qu'il avait dû se résigner à commencer par le train de derrière, à la grande indignation du rat, qui poussait des cris affreux. Celui à qui était échue la salade de cloportes y avait vainement accumulé les épices, ce qui n'empêchait pas les vilaines bêtes de grouiller. Entre chaque bouchée, il buvait une gorgée d'eau-de-vie. Rien ne saurait donner une idée de l'air

mélancolique avec lequel le numéro 3 ingurgitait les morceaux de serpent cru, si ce n'est la physionomie du numéro 4, qui se figurait que les yeux de lapins éparpillés dans son assiette le regardaient avec une expression consternée. Seul, le numéro 5 ne paraissait pas trop contrarié et mangeait philosophiquement sa bouillie, après l'avoir sucrée.

Cela dura un quart d'heure, M. Peppermint suivait d'un intérêt véritable les mandibules de ses hôtes, et, à mesure qu'ils paraissaient plus malades, il semblait plus content. Quand il vit que tout le monde avait à peu près fini, il poussa un hurrah, sortit en déclarant qu'il allait chercher les dix mille dollars, et il ne reparut plus jamais.

En conséquence, ce fut à ses invités qu'on réclama l'addition, laquelle dépassait huit cents francs. Comme ils n'avaient pas de quoi les payer, ils durent aller digérer en prison les horribles choses qu'ils avaient avalées, tandis que l'odieux Pippermint quittait Paris avec quatre mille dollars que lui avait rapportés l'opération. Cet industriel sans délicatesse avait, en effet, loué à des prix exorbitants des trous de vrille qu'il avait pratiqués dans la cloison de la salle voisine, et par lesquels on pouvait très bien voir tout ce qui se passait.

On amoeirâo suti.

Dein totès lè condechons lâi a dâi z'amoeirâo. Lè retso, lè pourro, lè mâlins, lè taborniaux, lè bio et lè pouets, pertot lo tieu borattè. La pe granta eimpartià dâo teimps, clliâo que sè resseimbliont s'asseimbliont, que don lè retsâ sè mâriont eintrè leu et lè pourro assebin, que portant se lè dzeins étiont mâlins, ne fariont pas dinsè, kâ na pas laissi accobliâ la misère avoué la pourréta, se lè retso mariâvont dâi felhiès pourrès, et se lè damusallès qu'ont gros à preteindrè pregnont dâi gaillâ sein fortena, lo mondo âodrâi la mâiti mî. Lè retsont n'ariont pequa atant à creindrè l'impoû dè la novalla constituchon ; ni lè pourro lè protiureu ; et clliâo terriblio rodzo qu'on lâo dit lè z'anarchisses et lè z'étransigents, ne sariont pas tant ardeints po tot fottrè avau, se poivont férè on bet d'accordâiron avoué onna pernetta que lâo baillérâi oquiè.

Mâ lo mondo n'est pas onco prêt d'allâ dinsè. Clliâo qu'ont onna grossa courtena ne vont pas frequentâ iô n'ia que 'na tchîvra ; et lè felhiès à dzaunets font lè fîrès avoué clliâo que n'ont rein dè bin âo sélâo. Portant, dâi iadzo y'ein a que ne démandériont pas mî què dè sè toodrè lo cou avoué on luron que lâo plié, quand bin n'arâi pas on sou vailleint ; mâ lo pére n'est pas adé d'accoo, et malheu âo pourro diablio que sè fâ accrotsi à contâ fleurette à n'on trâo bon parti. Faut que s'atteindè à 'na chatounâïe, à mein que n'aussè la malice dè Pimpreneau.

Pimpreneau étâi vôlet tsi Mollion. Pimpreneau étâi bio valet, et Mollion avâi onna felhie que ne lo kaïvè pas. C'étâi dandzerâo ; mâ que volliâi-vo ! Ne dépliésâi pas à la pernetta que lo vôlet fassè lo grachâo, et stuce ne démandâvè pas mî. Mâ bigre ! lo pére Mollion étâi on renitant que ne badenâvè què tot justo, et n'étâi pas quiestion !

On dzo qu'on lo crayâi défrou avoué sa fenna. Pimpreneau, ein porteint 'na branta d'édhie à la cousena, vâi que la felhie étâi soletta dein lo pâilo, que l'étâi ein trein dè retacounâ on tiu-dè-tsausse à son pére, et lâi va tegni compagni on momeint. Lo gaillâ, po ne pas qu'on lo vâyè du que dévant, s'étâi met à dzenâo dévant la damuzalla Mollion et lâi eimbrassivè lè mans âo momeint iô lo vîlhio arrevè à l'hotô. Lè dou z'amoeirâo, tant binhirâo d'étrè solets, n'aviont rein oïu. Assebin quand lo pére Mollion lè vâi dinse frequentâ, la colérè lâi montè à la téta, et furieux dè cein qu'on tsancro dè vôlet oûsè eimbéguinâ sa felhie, l'eimpougnè son pétâiru, qu'étâi su la garda-roba et menacè dè fottrè bas cé pertubateu, cé brelurin dè Pimpreneau, et lévâvè dza la crosse po lâi bailli 'na ramenâïe, quand lo vôlet lâi fe :

— Arretâ, arretâ, noutron maitrè ! kâ n'est pas cein que vo crâidè !

— Coumeint ! n'est pas cein que vo crâidè. Et que fas tou quie, chenapan ?

— Perdena-mè se ne su pas à me n'ovradzo ; mâ mè vé vo derè : su amoeirâo dè la serveinta, la Janette ; mâ la bougressa mè reimbarrè et mè remâofè, et suppliyîvo madamuzalla Zaline dè lâi derè on petit mo por mè, kâ vaidè-vo, noutron maitrè, se le mè refusè, fé on malheu.

— Câise-tè, fou, lâi fâ Mollion, tot radâoci d'accutâ cein que desâi cé dzanliâo dè Pimpreneau ; po iena dè perdià, cinquanta dè retrovâïès. Vins bâirè on verro et ne reparlein pas dè cein qu'est arrevâ.

Et l'est dinsè que Pimpreneau a esquivà lè z'estriviérès.

Le dernier des Villaz.

(Fin).

— Il est donc parti ! s'écria Rodolphe avec un mouvement de désespoir. Puis il reprit avec angoisse :

— Il est parti et je l'ai chargé de ma vengeance ! Oh ! mon Dieu, pardonnez-moi ! Je ne savais pas ce que je faisais... J'avais le délire.

Et il appela de nouveau.

Même silence.

Alors, dans un violent accès de désespoir, il froissa ses vêtements et fondit en pleurs.

— A quoi bon me lamenter, se dit-il, lorsque son cœur n'eut plus de larmes ? Cela ne sert à rien. J'ai le triste pressentiment qu'un crime va se commettre cette nuit... Ce Juif a une figure de damné... Mais peut-être n'est-il pas encore très loin... Ah ! si je pouvais le rappeler...

En disant ces mots, Rodolphe fit un effort surhumain et parvint à se dresser sur ses jambes enflées et raidies. Une obscurité complète l'entourait. Il trouva cependant en tâtonnant la porte de la cabane, ramassa un pieu contre lequel son pied avait heurté, et suivit l'unique sentier qui courait devant lui, entre deux parois de broussailles.

De temps à autre, il poussait un cri qui retentissait jusque dans les profondeurs de la forêt.

Il s'arrêtait, tendait l'oreille, mais ne percevait pas d'autre bruit que celui que faisait sur les sapins les oiseaux subitement réveillés. Au bout de quelques minutes, tout retombait dans le silence, et Rodolphe, la tête